

## TABLEAUX PARISIENS

### Table des poèmes

Paysage  
Le soleil  
À une mendiante rousse  
Le cygne  
Les sept vieillards  
Les petites vieilles  
Les aveugles  
Le squelette laboureur  
Le crépuscule du soir  
Le jeu  
Danse macabre  
L'amour du mensonge  
Je n'ai pas oublié, voisine de la ville  
La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse  
Brumes et pluies  
Rêve parisien  
Le crépuscule du matin

Source : <http://hypermedia.univ-paris8.fr/bibliotheque/Baudelaire/Tableaux.html>

#### **Paysage**

Je veux, pour composer chastement mes églogues,  
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,  
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant  
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.  
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,  
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde;  
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,  
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître  
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,  
Les fleuves de charbon monter au firmament  
Et la lune verser son pâle enchantement.  
Je verrai les printemps, les étés, les automnes;  
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,  
Je fermerai partout portières et volets  
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.  
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,  
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,  
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,  
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.  
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,  
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre;  
Car je serai plongé dans cette volupté  
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,  
De tirer un soleil de mon coeur, et de faire  
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

#### **Le soleil**

Le long du vieux faubourg, où pendent aux masures  
Les persiennes, abri des secrètes luxures,  
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,  
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,  
Éveille dans les champs les vers comme les roses;  
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,  
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.  
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles  
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,  
Et commande aux moissons de croître et de mûrir  
Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir!

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,  
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,  
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,  
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

## À une mendiante rousse

Blanche fille aux cheveux roux,  
Dont la robe par ses trous  
Laisse voir la pauvreté  
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,  
Ton jeune corps maladif,  
Plein de taches de rousseur,  
A sa douceur.

Tu portes plus galamment  
Qu'une reine de roman  
Ses cothurnes de velours  
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,  
Qu'un superbe habit de cour  
Traîne à plis bruyants et longs  
Sur tes talons;

En place de bas troués,  
Que pour les yeux des roués  
Sur ta jambe un poignard d'or  
Reluise encor;

Que des noeuds mal attachés  
Dévoilent pour nos péchés  
Tes deux beaux seins, radieux  
Comme des yeux;

Que pour te déshabiller  
Tes bras se fassent prier  
Et chassent à coups mutins  
Les doigts lutins,

Perles de la plus belle eau,  
Sonnets de maître Belleau  
Par tes galants mis aux fers  
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs  
Te dédiant leurs primeurs  
Et contemplant ton soulier  
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,  
Maint seigneur et maint Ronsard  
Épieraient pour le déduit  
Ton frais réduit!

Tu compterais dans tes lits  
Plus de baisers que de lis  
Et rangerais sous tes lois  
Plus d'un Valois!

- Cependant tu vas gueusant  
Quelque vieux débris gisant  
Au seuil de quelque Véfour  
de carrefour;

Tu vas lorgnant en dessous  
Des bijoux de vingt-neuf sous  
Dont je ne puis, oh! pardon!  
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,  
Parfum, perles, diamant,  
Que ta maigre nudité,  
Ô ma beauté!

## Le cygne

à Victor Hugo.

### I

Andromaque, je pense à vous! ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,  
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;  
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux  
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.  
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:  
"Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre?"  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

### II

Paris change! mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime:  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;  
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phthisique,  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard;

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais, jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs  
Et tettent la Douleur comme une bonne louve!  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

## Les sept vieillards

à Victor Hugo.

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,  
Où le spectre en plein jour raccroche le passant!  
Les mystères partout coulent comme des sèves  
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue  
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,  
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,  
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,  
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros  
Et discutant avec mon âme déjà lasse,  
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes  
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,  
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,  
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. on eût dit sa prune trempée  
Dans le fiel; son regard aiguisait les frimas,  
Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée  
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son Échine  
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,  
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,  
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.  
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,  
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,  
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait: barbe, oeil, dos, bâton, loques,  
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,  
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques  
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

À quel complot infâme étais-je donc en butte,  
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait?  
Car je comptai sept fois, de minute en minute,  
Ce sinistre vieillard qui se multipliait!

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,  
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,  
Songe bien que malgré tant de décrépitude  
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel!

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,  
Sosie inexorable, ironique et fatal,  
Dégoutant Phénix, fils et père de lui-même?  
- Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,  
Je rentraï, je fermai ma porte, épouvanté,  
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,  
Blessé par le mystère et par l'absurdité!

Vainement ma raison voulait prendre la barre;  
La tempête en jouant déroutait ses efforts,  
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords!

## Les petites vieilles

à Victor Hugo

### I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,  
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,  
Eponine ou Laïs! monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des âmes.  
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,  
Frémissant au fracas roulant des omnibus,  
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,  
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;  
Se traînent, comme font les animaux blessés,  
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes  
Où se pend un Démon sans pitié! tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,  
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;  
Ils ont les yeux divins de la petite fille  
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

- Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles  
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?  
La Mort savante met dans ces bières pareilles  
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile  
Traversant de Paris le fourmillant tableau,  
Il me semble toujours que cet être fragile  
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau;

À moins que, méditant sur la géométrie,  
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,  
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie  
La forme d'une boîte où l'on met tous ces corps.

- Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,  
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...  
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes  
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

### II

De Frascati défunt Vestale enamourée;  
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur  
Enterré sait le nom; célèbre Évaporée  
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! mais parmi ces êtres frêles  
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,  
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes:  
Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel!

L'une, par sa patrie au malheur exercée,  
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,  
L'autre, par son enfant Madone transpercée,  
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

### III

Ah! que j'en ai suivi de ces petites vieilles!  
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant  
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,  
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,  
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,  
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,  
Versent quelque héroïsme au coeur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,  
Humait avidement ce chant vif et guerrier;  
Son oeil parfois s'ouvrait comme l'oeil d'un vieil aigle;  
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

### IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,  
À travers le chaos des vivantes cités,  
Mères au coeur saignant, courtisanes ou saintes,  
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,  
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil  
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;  
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,  
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;  
Et nul ne vous salue, étranges destinées!  
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,  
L'oeil inquiet, fixé sur vos pas incertains,  
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!  
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins:

Je vois s'épanouir vos passions novices;  
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;  
Mon coeur multiplié jouit de tous vos vices!  
Mon âme respandit de toutes vos vertus!  
Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!

Je vous fais chaque soir un solennel adieu!  
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,  
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

## Les aveugles

Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment affreux!  
Pareils aux mannequins; vaguement ridicules;  
Terribles, singuliers comme les somnambules;  
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,  
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés  
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés  
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,  
Ce frère du silence éternel. ô cité!  
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,  
Vois! je me traîne aussi! mais, plus qu'eux hébété,  
Je dis: que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles?

## À une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! - fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

## Le squelette laboureur

### I

Dans les planches d'anatomie  
Qui traînent sur ces quais poudreux  
Où maint livre cadavéreux  
Dort comme une antique momie,

Dessins auxquels la gravité  
Et le savoir d'un vieil artiste,  
Bien que le sujet en soit triste,  
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes  
Ces mystérieuses horreurs,  
Bêchant comme des laboureurs,  
Des Écorchés et des Squelettes.

### II

De ce terrain que vous fouillez,  
Manants résignés et funèbres,  
De tout l'effort de vos vertèbres,  
Ou de vos muscles dépouillés,

Dites, quelle moisson étrange,  
Forçats arrachés au charnier,  
Tirez-vous, et de quel fermier  
Avez-vous à remplir la grange?

Voulez-vous (d'un destin trop dur  
Épouvantable et clair emblème!)  
Montrer que dans la fosse même  
Le sommeil promis n'est pas sûr;

Qu'envers nous le Néant est traître;  
Que tout, même la Mort, nous ment,  
Et que sempiternellement,  
Hélas! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu  
Écorcher la terre revêche  
Et pousser une lourde bêche  
Sous notre pied sanglant et nu?

## Le crépuscule du soir

Voici le soir charmant, ami du criminel;  
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel  
Se ferme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

Ô soir, aimable soir, désiré par celui  
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: aujourd'hui  
Nous avons travaillé! - c'est le soir qui soulage  
Les esprits que dévore une douleur sauvage,  
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,  
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.  
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère  
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,  
Et cognent en volant les volets et l'auvent.  
À travers les lueurs que tourmente le vent  
La Prostitution s'allume dans les rues;  
Comme une fourmière elle ouvre ses issues;  
Partout elle se fraye un occulte chemin,  
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;  
Elle remue au sein de la cité de fange  
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.  
On entend çà et là les cuisines siffler,  
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;  
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,  
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,  
Et forcer doucement les portes et les caisses  
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,  
Et ferme ton oreille à ce rugissement.  
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!  
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;  
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - plus d'un  
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,  
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu  
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu!

## Le jeu

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,  
Pâles, le sourcil peint, l'oeil câlin et fatal,  
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles  
Tomber un cliquetis de pierre et de métal;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,  
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,  
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,  
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres  
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs  
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres  
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne  
Je vis se dérouler sous mon oeil clairvoyant.  
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,  
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,  
De ces vieilles putains la funèbre gaieté,  
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,  
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté!

Et mon coeur s'effraya d'envier maint pauvre homme  
Courant avec ferveur à l'abîme béant,  
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme  
La douleur à la mort et l'enfer au néant!

## Danse macabre

à Ernest Christophe.

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,  
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,  
Elle a la nonchalance et la désinvolture  
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince?  
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,  
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince  
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,  
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,  
Défend pudiquement des lazzi ridicules  
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,  
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,  
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres,  
Ô charme d'un néant follement attifé!

Aucuns t'appelleront une caricature,  
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,  
L'élégance sans nom de l'humaine armature.  
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher!

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie? ou quelque vieux désir,  
Éperonnant encor ta vivante carcasse,  
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,  
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,  
Et viens-tu demander au torrent des orgies  
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton coeur?

Inépuisable puits de sottise et de fautes!  
De l'antique douleur éternel alambic!  
À travers le treillis recourbé de tes côtes  
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie  
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts;  
Qui, de ces coeurs mortels, entend la raillerie?  
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts!

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,  
Exhale le vertige, et les danseurs prudents  
Ne contempleront pas sans d'amères nausées  
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,  
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau?  
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette?  
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués:  
"Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,  
Vous sentez tous la mort! ô squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus!

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,  
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir  
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange  
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire  
En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,  
Mêle son ironie à ton insanité!"

### **L'amour du mensonge**

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,  
Au chant des instruments qui se brise au plafond  
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,  
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,  
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,  
Où les torches du soir allument une aurore,  
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis: qu'elle est belle! et bizarrement fraîche!  
Le souvenir massif, royale et lourde tour,  
La couronne, et son coeur, meurtri comme une pêche,  
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines?  
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,  
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,  
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,  
Qui ne recèlent point de secret précieux;  
Beaux écrans sans bijoux, médaillons sans reliques,  
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux!

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un coeur qui fuit la vérité?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?  
Masque ou décor, salut! j'adore ta beauté.

### **Je n'ai pas oublié...**

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,  
Notre blanche maison, petite mais tranquille;  
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus  
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,  
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe  
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,  
Semblait, grand oeil ouvert dans le ciel curieux,  
Contempler nos dîners longs et silencieux,  
Répandant largement ses beaux reflets de cierge  
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

### **La servante au grand cœur...**

La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse,  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,  
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,  
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
À dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.  
Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son oeil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

### **Brumes et pluies**

Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,  
Endormeuses saisons! je vous aime et vous loue  
D'envelopper ainsi mon coeur et mon cerveau  
D'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,  
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,  
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau  
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au coeur plein de choses funèbres,  
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,  
Ô blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,  
- Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,  
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

## Rêve parisien

à Constantin Guys.

### I

De ce terrible paysage,  
Tel que jamais mortel n'en vit,  
Ce matin encore l'image,  
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles!  
Par un caprice singulier  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,  
Je savourais dans mon tableau  
L'enivrante monotonie  
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini,  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes,  
Comme des rideaux de cristal,  
Se suspendaient, éblouissantes,  
À des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades  
Les étangs dormants s'entouraient,  
Où de gigantesques naïades,  
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,  
Entre des quais roses et verts,  
Pendant des millions de lieues,  
Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes  
Et des flots magiques; c'étaient  
D'immenses glaces éblouies  
Par tout ce qu'elles reflétaient!

Insoucians et taciturnes,  
Des Ganges, dans le firmament,  
Versaient le trésor de leurs urnes  
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes fées,  
Je faisais, à ma volonté,  
Sous un tunnel de pierreries  
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,  
Semblait fourbi, clair, irisé;  
Le liquide enchâssait sa gloire  
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges  
De soleil, même au bas du ciel,  
Pour illuminer ces prodiges,  
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles  
Planait (terrible nouveauté!  
Tout pour l'oeil, rien pour les oreilles!)  
Un silence d'éternité.

### II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme  
J'ai vu l'horreur de mon taudis,  
Et senti, rentrant dans mon âme,  
La pointe des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres  
Sonnait brutalement midi,  
Et le ciel versait des ténèbres  
Sur le triste monde engourdi.

## Le crépuscule du matin

La diane chantait dans les cours des casernes,  
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;  
Où, comme un oeil sanglant qui palpète et qui bouge,  
La lampe sur le jour fait une tache rouge;  
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et lourd,  
Imite les combats de la lampe et du jour.

Comme un visage en pleurs que les brises essuient,  
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,  
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.  
Les maisons çà et là commençaient à fumer.  
Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;  
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,  
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.

C'était l'heure où parmi le froid et la lésine  
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;  
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux  
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;  
Une mer de brouillards baignait les édifices,  
Et les agonisants dans le fond des hospices  
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.  
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte  
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,  
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,  
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.